

G.232. Collective. Auditive.

Envoyé par Monsieur J.P. Quincy, membre de la section américaine, connaissance de Monsieur Hodgson.

De Mademoiselle Sarah Jenkins.
Mt. Vernon, 18, West Cedar-street, Boston.
31 mars 1891

En 1845, Monsieur Herwig, un musicien allemand d'une certaine notoriété, résident de Boston depuis plusieurs années, est soudainement décédé. À cette époque, je n'étais qu'une jeune fille, je le connaissais de réputation et j'avais eu le bonheur d'assister à ses prestations au violon lors de concerts publics.

Les seuls rapports personnels que j'ai pu avoir avec lui remontent à l'hiver précédant son décès. En revenant de la maison d'une amie avec qui j'étudiais à ce moment-là, je le croisais par hasard presque quotidiennement sur la rue Beacon. Ce qui semblait être une simple coïncidence était devenu si récurrent qu'il commença à me sourire et me saluer poliment, ce que je fis également par respect.

L'automne suivant, la mort l'emporta subitement, et les funérailles eurent lieu le 4 novembre 1845 à la Trinity Church, située sur la rue Summer à Boston. Ce fut une cérémonie solennelle et touchante, rassemblant une foule de musiciens et de citoyens éminents qui souhaitaient rendre hommage à un homme accompli et respecté de tous. J'étais présente en compagnie de ma sœur et, au milieu de l'office, pour une raison qui me dépasse complètement, j'ai eu l'impression qu'il allait surgir de son cercueil et apparaître en chair et en os devant nous. Hors de moi, j'ai pris la main de ma sœur en m'exclamant : « Mais il faut qu'il revive, il le faut ! » J'ai dit cela avec tant de conviction qu'elle me regarda, stupéfaite, et me chuchota : « Tais-toi ! » Cette soirée-là, ma mère, mes deux sœurs, un ami (Monsieur S. de Cuba) et moi-même (nous étions donc cinq en tout), étions assis dans la salle à manger au 4 rue H. à Boston, lorsque ma sœur et moi avons décrit les funérailles. Ma sœur venait tout juste de raconter la curieuse scène que j'avais faite plutôt, et moi de répéter les mots que j'avais prononcés, quand tout à coup la pièce fut submergée par la musique la plus glorieuse que nous n'avions jamais entendue. Je pouvais voir la stupeur et l'effroi sur chacun des visages tandis que je continuais à parler sans queue ni tête et soudain, une fois de plus, après une courte pause, une autre vague d'harmonie fit irruption et peu à peu disparut. Tout de suite après, je me suis précipité vers la porte d'entrée avec ma sœur pour voir s'il y avait une musique quelconque qui jouait à l'extérieur ; quelques pas seulement nous séparaient de la porte. Or nous n'avons rien entendu à part le bruissement de la pluie abondante dans l'obscurité de la nuit. Ensuite, j'ai monté les escaliers et me suis dirigé vers la pièce située en haut de la salle à manger où il y avait une femme Quaker qui lisait seule dans le boudoir. Il y avait un piano dans cette pièce. Bien qu'il était fermé, j'ai tout de même demandé à la femme : « Quelqu'un a-t-il joué du piano ? » « Non, répondit-elle, mais j'ai entendu une étrange irruption de musique. Qu'est-ce que c'était ? »

Cela dit, j'aimerais préciser que notre famille n'a jamais été superstitieuse. Bien au contraire, nous avons été élevés à ne guère prendre au sérieux les histoires de fantômes et les mauvais présages. Il ne nous est donc jamais venu à l'esprit de croire qu'il pouvait s'agir d'un phénomène surnaturel, nous pouvions tout juste nous regarder l'un l'autre et nous demander : « Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? » La femme Quaker, par contre, était bien plus excitée que nous. Elle raconta l'histoire à ses deux filles, absentes lors des événements, qui consacrèrent ensuite beaucoup de leur temps à enquêter dans le voisinage afin de savoir s'il n'y avait pas eu de musique dans les parages. Or il est maintenant indubitable que personne n'a entendu de musique dans la rue. D'après les descriptions de chaque personne présente cette soirée-là, ce que nous avons entendu semblait à la fois proche et autour de nous ; nous n'avons jamais entendu quelque chose de tel.

Cela peut sembler curieux que je sois en mesure de décrire cet événement-ci avec autant de précision après tant d'années. Mais je vous jure qu'elle laissa une vive impression sur l'esprit. J'ai raconté cette histoire à plusieurs reprises, et j'ai entendu les autres la raconter exactement de la même manière. Ma sœur, l'unique personne de notre petit groupe qui vit encore, est en mesure de valider mot pour mot ma description de l'événement.

Je me permets ici de partager ce que j'ai répondu à quelques questions qui m'ont été posées.

Lorsque nous avons ouvert la porte d'entrée, nous avons regardé dans chaque direction de la rue qui était bien éclairée. Il n'y avait pas de musiciens de rue à Boston à cette époque.

Madame S., la femme Quaker dont j'ai parlé, était une invitée de la maison. Je lui ai demandé si quelqu'un avait joué du piano, pas parce que la musique ressemblait à du piano, mais simplement dans le but d'identifier ce qui aurait pu raisonnablement l'avoir produite.

Nous avions l'impression que la musique provenait de la pièce où nous étions assis. Elle semblait commencer dans un coin et se propager autour de la pièce. J'ai dit que c'était comme une irruption de soleil sonore. C'est la meilleure description que je puisse en faire.

Ma mère et Madame S. étaient d'accord pour dire qu'il s'agissait d'une musique tout simplement inouïe.

Ma sœur et moi, tout comme les filles de Madame S., avons interrogé tous les résidents des maisons avoisinantes et nous n'avons rien entendu qui puisse expliquer le phénomène.

SARAH JENKINS

Mademoiselle Elizabeth JENKINS corrobore : « J'ai lu attentivement le compte-rendu ci-dessus rédigé par ma sœur et témoigne de sa véracité ».

ELIZABETH JENKINS

Boston, 1890.